

FERDYNAND OSSENDOWSKI

LÉNINE

roman

Traduit de l'anglais par

PAUL KLECZKOWSKI

et

ROBERT RENARD

Libretto

© Éditions Albin Michel, Paris, 1932, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-081-8

Né le 27 mai 1876, près de Ludza, aujourd'hui en Lettonie, Ferdynand Ossendowski passe son enfance à Saint-Pétersbourg, où il suit sa scolarité en russe, s'inscrit à l'université et entame des études de mathématiques, de physique et de chimie. Il voyage alors à travers les mers d'Asie entre Odessa et Vladivostok, publie des récits consacrés à la Crimée, à Constantinople et à l'Inde. Il fuit la Russie en 1899 à la suite d'émeutes étudiantes et se rend à Paris pour achever ses études à la Sorbonne. Revenu en Russie en 1901, il est nommé professeur à l'université de Tomsk, en Sibérie occidentale, puis intègre en 1905 le laboratoire de recherches techniques de Mandchourie et dirige le département de la Société russe de géographie à Vladivostok. Il visite à ce titre les îles de la mer du Japon et le détroit de Béring, et est alors un membre influent de la communauté polonaise de Mandchourie. Impliqué dans les mouvements révolutionnaires, il est arrêté puis condamné à mort. Sa peine sera commuée en travaux forcés. Relâché en 1907 avec l'interdiction de travailler mais aussi de quitter la Russie, il se consacre pour survivre à l'écriture de romans, en partie autobiographiques, qui lui permettent de regagner la confiance des dirigeants politiques. Lui qui parle couramment sept langues, dont le chinois et le mongol, est de nouveau nommé professeur lorsque éclate la révolution de février 1917. Rallié aux groupes contre-révolutionnaires et ministre des Finances d'Alexandre Vassiliévitch Koltchak, il est contraint de fuir. C'est cette incroyable épopée que retrace *Bêtes*,

Hommes et Dieux, périple quasi initiatique qui lui permit de pénétrer au cœur des mystères de l'Asie millénaire. Un temps installé à New York, travaillant pour les services secrets polonais, Ferdynand Ossendowski retourne à Varsovie en 1922 où il enseigne à l'École supérieure de guerre et à l'Institut d'études politiques tout en continuant de conseiller le gouvernement sur les questions liées à la politique soviétique. Durant la Seconde Guerre mondiale, il participe au gouvernement secret de Pologne et se convertit au catholicisme en 1942. Il meurt le 3 janvier 1945. Les militaires soviétiques, ayant réussi à s'emparer de la région, firent déterrer son corps pour être certains que cet ennemi du peuple était bien mort. Ses ouvrages furent interdits par le gouvernement communiste de Pologne jusqu'à la chute du régime, en 1989. Cela n'empêcha pas *Bêtes, Hommes et Dieux* d'être traduit dans plus d'une vingtaine de langues.

CHAPITRE PREMIER

Les sourcils froncés, le petit Vladimir Oulianov, tranquillement assis dans un coin, suivait attentivement chaque mouvement de sa mère.

Maria Alexandrovna, pâle et triste, aidait la servante à dresser la table pendant que les jeunes filles mettaient de l'ordre au salon.

Bientôt après, le père entra. C'était un homme aux cheveux gris, large d'épaules, les yeux en biais, qui portait avec fierté, sur sa redingote bleu foncé à boutons dorés, la croix de Saint-Stanislas.

Il prit place dans un fauteuil, approcha de lui une petite table et disposa les échecs pour sa partie accoutumée. Il évitait d'adresser la parole à sa femme, sachant qu'elle n'aimait pas ces réunions du samedi soir.

Mme Oulianov, cependant, n'hésita pas à exprimer son sentiment :

– Tu ferais mieux de nous laisser tranquilles avec tes invités ! Ce vieil ivrogne de père Makar, avec son éternelle soutane verte, le Dr Titov et l'inspecteur primaire, Pierre Petrovitch Choustov, ne sont vraiment pas intéressants.

Le père s'agita, inquiet. Essuyant avec un foulard rouge la sueur de son front, il répondit :

– Des liens d'amitié nous unissent de longue date... de plus, ils ont tous de hautes relations et peuvent m'être utiles.

– Ah! parlons-en! répondit, ironique, Maria Alexandrovna, tu me fais penser à Liapkine-Tiapkine qui demandait au «révizor» de parler de lui au ministre, à son retour à Saint-Pétersbourg.

– Macha! Quelle comparaison! fit-il sur un ton de reproche.

– C'est pourtant exactement la même chose! s'écria Mme Oulianov. Pourquoi n'invites-tu pas des personnes jeunes, intelligentes, comme, par exemple, le Dr Dokhtoutrov, l'instituteur Nilov, ou ce moine bizarre, le frère Alexis?

– Dieu m'en garde! répondit Oulianov d'une voix tranchante où perçait la frayeur. Ce sont des hommes dangereux..., des agitateurs suspects.

– Des agitateurs? demanda Maria Alexandrovna. Que veux-tu dire?

– Le chef de la police m'a averti de me tenir sur mes gardes, répondit-il, mais, à propos, j'oubliais de te dire, Macha, qu'il serait aussi des nôtres, ce soir.

– Il ne manquait plus que cela! s'écria-t-elle avec indignation. La présence de ce policier fermera la bouche à tout le monde.

Le mari se taisait, s'essuyant le front.

– Un petit fonctionnaire comme moi doit avoir des amis puissants, dit-il tout bas.

Maria Alexandrovna fit de la main un geste résigné et passa dans la salle à manger.

À huit heures du soir, les invités commencèrent à arriver, et se trouvèrent bientôt tous réunis au salon, discutant avec animation.

Volodia¹ ne quittait pas des yeux le Dr Titov dont la figure ronde et rouge, percée de deux yeux bombés, pâles, presque blancs, se terminait, en bas, par trois mentons superposés

1. Diminutif de Vladimir.

étalés comme du mastic sur le jabot plissé de sa chemise. La tête chauve, perchée comme une boule sur un corps en forme d'énorme ballon, y tenait d'une façon si bizarre qu'on eût dit qu'elle allait rouler au moindre mouvement un peu brusque. Les jambes courtes et grassouillettes se balançaient au-dessus du plancher qu'elles atteignaient à peine.

– Une pomme sur une citrouille... dit Volodia à l'oreille de sa sœur qui étouffa un éclat de rire. Le petit garçon reporta son regard sur un autre invité. C'était le commissaire de police, le conseiller de collège Bogatov. Le visage encadré de beaux favoris, ses longues moustaches fièrement redressées touchaient de leur pointe ses yeux rusés mi-clos. Renversé dans son fauteuil, il rectifiait à chaque instant la position de son sabre, ainsi que celle de la croix suspendue à son cou.

Volodia ne le quittait pas des yeux. Il se plaisait à admirer la force qui émanait du corps musclé de Bogatov, ainsi que l'assurance qui jaillissait de chacune de ses paroles. Mais au fond du cœur du garçonnet s'élevait une sourde hostilité, presque de la haine, le désir de susciter des ennuis, de faire du mal à cet homme si sûr de lui.

Tout en fumant sa cigarette, le commissaire de police parlait. Les assistants, penchés en avant, l'écoutaient tous en souriant obséquieusement. M. Oulianov se tenait droit dans son fauteuil, tout oreilles, s'efforçant de ne pas perdre un mot de ce que disait le commissaire. De nature peu loquace, il avait cette vieille habitude professorale d'écouter attentivement.

Le Dr Titov, la tête penchée, faisait de vains efforts pour tourner son corps balourd du côté du commissaire. L'inspecteur Choustov poussait de petits cris, sursautant de temps à autre sur sa chaise. Quant au père Makar, il levait les yeux au ciel. D'une main blanche et grasse, il caressait sa longue barbe ; de l'autre, il pressait sur son cœur la lourde croix d'argent émaillée d'or et ornée de pierreries qui s'étalait sur sa poitrine, suspendue par une chaîne d'or.

– Pensez donc, messieurs, martelait de sa voix de basse le commissaire Bogatov. M. Aksakov avait refusé aux paysans de leur prêter du bois pour reconstruire leur village, qui avait été la proie des flammes. Ces coquins ont donné l'assaut au château. On les a accueillis à coups de fusil. Deux paysans ont été tués, trois grièvement blessés. Le reste a pris la fuite. On m'envoya chercher, et je me rendis aussitôt sur les lieux. Après une rapide enquête, j'eus bientôt découvert les blessés que je fis comparaître devant moi. Je leur demandai de me donner les noms de ceux qui avaient pris part à l'affaire. Pas un mot... Ah! c'est comme cela, mes petits frères? Attendez un peu, je saurai bien vous faire parler. Je distribue à droite et à gauche quelques bons coups de poing, et les bougres, saignant de l'oreille, du nez ou de la bouche, ne tardent pas à manger le morceau. Il m'avait fallu moins d'une heure pour être renseigné! Notre gouverneur n'aime pas que l'on fasse des histoires, que l'on envoie des rapports à Saint-Pétersbourg. Cela provoque un échange de lettres, des commissions d'enquête, des ennuis à n'en plus finir. Il me fait venir et me dit: « Simon Simonovitch, applique une bonne correction aux mutins afin qu'une fois pour toutes ils perdent le goût de s'attaquer à la vieille noblesse! » J'ai pris avec moi plusieurs de mes agents, et j'ai fait justice selon ma conscience. Ceux qui avaient pris part à l'attaque contre le château reçurent cent coups de verges; quant au reste du village, y compris les femmes, on se contenta de vingt-cinq coups, par mesure préventive. Aujourd'hui, le silence et la tranquillité règnent dans tout le pays. Le fouet, voyez-vous, c'est le meilleur remède.

– Très juste, très juste, affirma le docteur. C'est un remède dans le genre des ventouses, il décongestionne la tête et le cœur...

– C'est une punition paternelle! dit le père Makar de sa voix chantante, en caressant sa croix.

– Nos paysans sont des enfants. Il faut donc les corriger comme des enfants...

– Cela vaut mieux que les tribunaux, la prison, la Sibérie... ajouta l'inspecteur.

Maria Alexandrovna, les yeux fixés sévèrement sur son mari, serra nerveusement les poings.

Oulianov, tout confus, jeta un regard impuissant autour de lui, et, toussotant légèrement, s'adressa à sa fille :

– Macha, dit-il, va donc voir ce que fait la cuisinière. Il sera bientôt temps de se mettre à table.

Maria Alexandrovna fit signe aux enfants, et sortit du salon. Bogatov, le père Makar et l'inspecteur primaire entamèrent une partie de baccara. Oulianov et le docteur s'installèrent à la table d'échecs. Les deux parties étaient déjà fortement avancées lorsque Maria Alexandrovna vint annoncer que le souper était servi. Les invités firent largement honneur à la vodka, dont ils avalaient d'un seul trait de grands verres, en les faisant suivre de morceaux de hareng salé, de concombres et de champignons marinés.

– La vodka ne vous fait pas peur, père Makar, dit en riant l'inspecteur, qui regardait avec admiration le révérend se verser un grand verre d'eau-de-vie.

– Avec l'aide de Dieu, je tiens bon, chantonna le père Makar de sa voix de ténor. Les amphitryons n'ont qu'à m'inviter à leur table et à remplir mon verre. Ma gorge, je l'apporte toujours avec moi...

Après avoir donné à manger aux enfants, Mme Oulianov les envoya se coucher. Sombre et silencieuse, son visage ne revêtait une expression avenante que lorsqu'on lui adressait la parole. Toutefois, les convives, de plus en plus gais, ne tardèrent pas à oublier complètement sa présence, et elle sortit.

Au lieu d'aller rejoindre son frère aîné qui, ayant horreur de ces réunions, s'arrangeait toujours pour ne pas y assister, Volodia se faufila dans le salon afin d'observer les invités.

– Vous savez apprécier un bon verre de vodka, père Makar ? demandait Oulianov au pope, en lui tapotant l'épaule.

– En vérité, répliqua le père Makar, l'Ecclésiaste, fils de David, a dit : « Tu mangeras ton pain avec gaieté et boiras ton vin avec joie, car tes actes plaisent à Dieu. »

Ces paroles rendirent Volodia pensif. Sa mère lui apprenait des prières et le menait à l'église. Les gens y priaient devant de belles icônes dorées. Les uns avaient des visages émus et épanouis, d'autres pleuraient et poussaient des soupirs.

– Dieu... grand mot, redoutable et mystérieux.

« L'être qui porte le nom sublime et émouvant de Dieu doit être beau, magnifique, puissant et lumineux ; il ne peut ressembler ni à papa, ni au docteur, ni au conseiller de collège, avec sa cravate de commandeur, ni au curé avec sa soutane verte, et sa belle croix sur sa poitrine, ni même à maman, qui gronde parfois les fillettes et la bonne... Le Grand Être ne peut agir de cette façon, et pourtant le père Makar lui-même disait tout à l'heure que Dieu approuvait la gaieté en mangeant et en buvant. Maman n'est pas de cet avis. »

Ces idées attristèrent le garçonnet. Dieu lui apparut moins redoutable, moins adorable, comme dépouillé de son mystère. « Il ressemble peut-être au père Makar ou à l'évêque Léonce ? » se demanda-t-il.

Faisant une grimace, à cette pensée, il écouta ce que disaient les invités.

Les deux coudes sur la table, hochant la tête, l'inspecteur Choustov parlait.

– Il m'arrive fréquemment de visiter de lointains villages où nous avons des écoles primaires. J'y recueille une documentation intéressante pour mon camarade de séminaire. Vous vous souvenez peut-être, messieurs, de Sourov, le bossu ? Il est actuellement professeur à l'université de Moscou. C'est un grand savant et un ami personnel du ministre de l'Instruction publique ! Savez-vous que, dans deux villages, j'ai

découvert des païens ! Officiellement, ces gens sont orthodoxes. Lorsque les autorités l'ordonnent, ils font bien cinquante verstes pour aller à l'église, où ils s'agenouillent et frappent la terre de leur front. Mais chez eux, ils continuent à adorer les «vieux dieux», devant lesquels ils déposent des jattes avec des offrandes, du lait, du sel, de la farine.

– Et où avez-vous vu cela, Pierre Petrovitch ? demandèrent le père Makar et le commissaire de police.

– Dans les villages de Beïzyk et de Lougova, répondit l'inspecteur.

– Il faut que demain, j'en réfère à l'évêque, déclara le pope.

– Il faudra mander des missionnaires pour enseigner la vraie foi orthodoxe, ramener les égarés et les convertir.

– Laissez-moi faire, je vais y envoyer ma police montée. Mes hommes convertiront les idolâtres et les baptiseront à coups de knout ! s'écria en riant Bogatov. Messieurs, notre peuple est encore profondément sauvage.

– C'est pourquoi nous ouvrons des écoles populaires, fit remarquer Oulianov, qui buvait sa bière à petites gorgées. L'instruction fait de rapides progrès. Vous ne trouverez plus de villages où il n'y ait au moins une personne qui sache lire, et même écrire.

– C'est une excellente chose, fit le père Makar. On pourra leur donner de bons livres traitant de l'utilité de l'Église, du respect qu'on doit au clergé, du devoir filial envers le tsar, notre père, et la maison régnante.

– Des livres qui leur parlent de la façon dont vivent à l'Occident les peuples civilisés.

– C'est inutile ! s'écria Bogatov. Ils ne comprendront pas. C'est même dangereux, car ces lectures éveilleraient dans leurs esprits des rêves prématurés, feraient naître des mécontentements, des protestations, des révoltes... Souvenez-vous, messieurs, que des révolutionnaires criminels ont attenté à la

vie de notre tsar Alexandre II, un saint, qui était si bon pour les paysans. J'étais à ce moment-là à Saint-Pétersbourg, et j'ai vu hisser au gibet Jélabov, Perovskaïa et d'autres assassins. La main de Dieu les avait atteints.

«La main de Dieu, se demanda Volodia. Serait-ce donc que Dieu pend les hommes?»

Dieu venait de nouveau de s'éloigner. Ce n'était plus le Dieu du ciel, qui trônait dans l'azur mystérieux, tissé des rayons dorés du soleil, des fils argentés de la lune et des diamants des étoiles, comme le racontait aux enfants Marthe, la vieille *niania*. Dieu s'était éloigné, pour se rendre dans un autre monde, ténébreux et hostile.

Dieu..., le vin..., la pendaison... tout se confondait dans la tête de l'enfant. Les larmes lui montaient aux yeux, son cœur battait violemment. Il ressentait une tristesse cuisante, comme s'il avait perdu quelque chose de cher. Il haïssait le commissaire Bogatov, il haïssait Dieu.

L'un d'eux battait les paysans jusqu'au sang, l'autre hissait de sa propre main des gens à la potence.

Le commissaire faisait fouetter les moujiks parce qu'ils avaient voulu punir un mauvais riche; les révolutionnaires avaient tué le tsar... Pourquoi? Il avait dû, pour sûr, être méchant...

Pourtant, le père de Volodia, effrayé par les reproches de Bogatov, s'efforçait de se disculper.

– Je voulais dire que nous pouvons expliquer aux paysans la façon dont on cultive la terre et dont on élève le bétail, dans les pays occidentaux.

– C'est autre chose, dit le commissaire de police, conciliant. Nous devons pourtant, avant tout, nous servir de l'autorité du tsar comme de celle de l'Église et de l'école pour maintenir le peuple dans l'obéissance, dans sa fidélité au souvenir, dans la tranquillité et l'humilité.

– Assurément, s'écria le docteur, car, dans le cas contraire,

de nouveaux Razine ou Pougatchev inciteraient encore une fois le peuple à la révolte. Et si notre fourmilière commençait à s'agiter, c'est du coup que l'on verrait une sarabande ! De tous côtés des diables, des sorcières, des suppôts de Satan, des loups-garous se mettraient à la tête de nos Ivan, de nos Stéphane et de nos Basile ! Nos bons et pieux paysans se soulèveraient, hurlant des menaces, brandissant des couteaux, des haches et des barres de fer, saignant sans distinction tous ceux qu'ils rencontreraient, pour le seul plaisir de voir couler le sang, ou de se rendre compte, par exemple, si le père Makar a les entrailles rouges ou bleues. Les flammes de l'incendie s'étendraient sur toute la sainte Russie. Je connais notre bon peuple ! Il n'est guère plus avancé qu'au temps où les Tatars s'en donnaient à cœur joie. Et tout cela n'était rien en comparaison de ce dont sont capables nos bons orthodoxes. Quand j'y pense, cela me donne la chair de poule !

Tout le monde s'était tu. On se lançait des regards inquiets, bien que, sur la table, il y eût déjà une batterie de bouteilles vides.

Ce fut le commissaire de police qui rompit le premier le silence.

– Oui, docteur, c'est la sainte vérité. Cela ferait un tel bouleversement que la poussière monterait jusqu'au soleil. Tenez, écoutez...

Tout le monde se cala dans les fauteuils. On alluma des cigarettes. Oulianov versa de la bière.

– Aux environs de Samara, sur la Volga, campait l'année passée une bande de brigands. On sait très bien que l'apparition de ces brigands invétérés entraîne toujours des vols. Gare à la vertu des jeunes filles et gare aux chevaux !

– La première perte est irréparable, quant à la seconde on peut encore la récupérer, fit remarquer le père Makar en caressant sa superbe croix.

– C'est justement ce qui est arrivé, répondit Bogatov.

« Un des tziganes, ayant fait la cour à une des jolies filles de l'endroit, vint passer avec elle les belles nuits d'automne sur le foin de la grange. Il ne consacrait cependant pas tout son temps aux amours, mais notait soigneusement ce que l'on pouvait chaparder chez les paysans. Les tziganes enlevèrent les trois meilleurs chevaux du village. Ils passèrent sur l'autre rive, vendirent leur butin aux Tatars des environs et disparurent dans les steppes. Pendant longtemps les paysans cherchèrent les chevaux volés. Finalement, ils apprirent que ceux-ci se trouvaient chez les Tatars. Après de longs conciliabules, non sans avoir pris l'avis de leur pope, ils passèrent la Volga une certaine nuit, tombèrent à l'improviste sur eux, et en tuèrent huit à coups de hache. Mais ils avaient repris leurs chevaux. Ce fut toute une histoire. Plaintes en justice, enquête, jugement. Cinq paysans furent condamnés aux travaux forcés... L'année suivante, le campement des romanichels s'établit à nouveau dans le voisinage, et le jeune tzigane revint voir sa maîtresse. On s'empara de lui. La jeune fille fut accusée de sorcellerie. Une vieille paysanne l'avait, disait-elle, vue voler à cheval sur un balai. On lui attacha une vieille meule au cou et on la jeta dans la Volga... Elle disparut comme un caniche que l'on aurait jeté à l'eau... Quant au tzigane, on lui lia les mains avec une courroie, on l'enduisit entièrement de miel et on le suspendit dans la forêt, à un arbre au-dessus d'une fourmilière. Pendant trois jours et trois nuits, le village tout entier alla voir le voleur de chevaux que les fourmis devaient manger vivant. Deux paysans furent, par la suite, condamnés chacun à trois ans de prison.

– C'est une peine vraiment trop sévère, s'écria le père Makar.

– Pour quel crime? Pour un méchant tzigane et quelques Tatars? Dieu lui-même a dû être content que l'on ait envoyé aux enfers quelques idolâtres!

– Dieu, encore Dieu... gémit Volodia.

Les larmes aux yeux, il quitta le salon. Rentré dans sa chambre, il se jeta sur son lit, le visage enfoui dans l'oreiller, le corps secoué de lourds sanglots.

Il fut réveillé par son frère qui rentra après minuit.

Tout étonné de voir Volodia en larmes, il lui demanda :

– Qu'est-il arrivé ? Tu as pleuré ? Tu t'es endormi tout habillé !

Vladimir lui raconta la conversation qu'il venait d'entendre, et, serrant les poings, dit d'une voix sourde :

– Dieu est méchant... méchant !

Le frère aîné le regarda attentivement, réfléchit un instant, puis dit doucement, mais d'une voix nette :

– Dieu n'existe pas...

Volodia chancela, comme s'il était ivre. Puis, poussant un cri d'effroi, il tomba, évanoui.

CHAPITRE II

Le printemps touchait à sa fin. La Volga avait secoué ses chaînes de glace. Les premiers vapeurs transportant des passagers avaient déjà passé. On voyait apparaître, de plus en plus fréquents, des trains de bois. Les dernières bandes de canards et d'oies sauvages survolaient le fleuve, se dirigeant vers le nord.

Volodia montra un jour son carnet d'écolier qui ne portait que des notes « très bien », et des places de premier en composition.

Son père lui caressa la joue, sa mère l'embrassa sur le front, en lui disant :

– Tu es ma consolation et ma joie. Je suis fière de toi.

L'enfant, en effet, étudiait avec application, car il aurait voulu posséder, le plus vite possible, toutes les matières que l'on enseignait au lycée. Il apprenait avec facilité, affectionnant tout particulièrement le latin. Il essayait de lire Cicéron, par ses propres moyens, en feuilletant le gros dictionnaire de Schultz, recourant de temps en temps à l'aide de son frère, Alexandre. De plus, comme malgré toutes ces occupations, il lui restait des loisirs, il lisait beaucoup, professant une grande admiration pour Pouchkine, Lermontov et Nekrassov.

Il avait coutume de classer les livres en deux catégories : ceux qui étaient « pour les bonnes femmes », c'est-à-dire les

romans sentimentaux, dont il ne restait rien que des paroles creuses, et les « vrais », où il trouvait des idées qui pénétraient profondément dans son cœur et dans son cerveau.

Cette passion pour la lecture lui était venue tout récemment.

Auparavant, ses devoirs finis, il courait tout de suite patiner sur la rivière prise par la glace. Une fois rentré, fatigué, il se couchait et dormait à poings fermés.

Cet hiver-là, comprenant que le patinage lui prenait trop de temps, il se rendit chez son camarade Krylov, lui remit une paire de bons patins américains, et rapporta, en échange, quatre volumes reliés des œuvres de Tourguéniev.

Toujours le premier de sa classe, très appliqué, d'une conduite parfaite, Volodia voyait cependant arriver les vacances avec plaisir.

La famille Oulianov se rendait en villégiature au petit village de Kokouchkino, situé en pleine forêt, non loin de la rivière.

Les paysans avaient beaucoup d'estime pour toute la famille. Ils adoraient tout particulièrement Maria Alexandrovna, qui les soignait gratis, en distribuant les herbes et les potions qu'elle avait apportées de la ville avec elle.

Volodia avait aussi beaucoup d'amis.

Agile, avide d'aventures, courageux, il avait rassemblé une bande de garçons de son âge, et leur en imposait par son esprit d'invention et sa force. Ils l'adoraient, car ils sentaient très bien que ce n'était pas un fils de « barine » qui s'était abaissé jusqu'à eux. Méfiant et parfois emporté avec ses camarades de lycée, Volodia se sentait bien dans son élément, traitant les jeunes paysans comme des amis et des égaux.

Il lui arriva plus d'une fois de rentrer à la maison avec un œil poché. Aux reproches de Maria Alexandrovna, il répondait avec un doux sourire, les yeux fixés sur le cher visage de sa maman :

– Ce n'est rien, petite mère ! Nous avons joué aux « cosaques et aux brigands ». J'ai reçu dans l'œil un coup de poing de Vanka, le rouquin, mais il a encaissé à son tour. Il faut voir la bosse qu'il a sur le front. Je n'ai pas voulu me rendre, et j'ai lutté seul contre cinq jusqu'au moment où mes brigands sont venus à mon secours.

À la fin de l'année scolaire, son frère aîné restant en ville, et ses sœurs, Alexandra et Olga, ayant été invitées à passer les vacances chez leur tante, Volodia fut seul à accompagner ses parents à la campagne.

Arrivé au village, il disparut tout de suite de l'isba qu'occupaient les Oulianov, laissant son père et sa mère déballer leurs valises, et courut à la forêt.

Le soleil se couchait.

Les arbres couverts de feuilles odoriférantes perdaient leurs dernières fleurs. Un arôme printanier se dégageait de l'herbe verte, parsemée de petites fleurs blanches, jaunes et bleues. Dans l'air embaumé volaient des papillons, des mouches aux ailes luisantes, des hannetons bourdonnants et de légères demoiselles. Des écureuils s'ébattaient sur les cimes des pins, des oiseaux voltigeaient en poussant de petits cris.

Le garçonnet, immobile, contemplait tout avec admiration. D'un mouvement involontaire, il enleva sa casquette et plongea son regard dans le bleu sans fond du ciel azuré.

– Dieu ! Dieu grand et bon !... s'écria-t-il, plein de reconnaissance émue.

Cette parole lui rappela le père Makar et le conseiller de collège Bogatov. Sa figure se contracta, un éclair de colère jaillit de ses yeux, et il enfonça sa casquette sur sa tête.

Il traversa la forêt en trébuchant à chaque pas dans les racines qui sillonnaient le sentier et parvint jusqu'au bord du fleuve.

Couverte de framboisiers sauvages et d'aubiers, la rive descendait presque verticalement.

En bas, dans les broussailles, on entendait le clapotis des eaux sur le sable.

Le ruban de la rivière aux teintes roses, bleues et dorées lui rappelait les voiles légers qui revêtaient les anges et les archanges, dont les belles images décoraient la coupole de la cathédrale.

Il aurait voulu se jeter dans ces ondes multicolores et nager bien loin, jusqu'au soleil qui, dans un poudroissement éblouissant, sème l'or et l'écarlate.

Le petit Vladimir se découvrit à nouveau et demeura immobile, plongé dans un ineffable sentiment d'admiration, aspirant, sans s'en rendre compte, de toute la force de ses poumons, la fraîcheur de la brise qui lui parvenait de la Volga.

Un grand train de bois apparaissait derrière un rocher contre lequel des vagues écumeuses venaient se heurter dans un tourbillon vertigineux.

Les hommes, à l'aide de longues perches, poussaient en avant des centaines de gros troncs de pins et de hêtres, liés entre eux par de minces lianes.

Au milieu, devant une cabane faite d'écorce et de branchages, brûlait un petit feu sur une plaque de pierre.

Un gros homme barbu assis près de la flamme buvait à petites gorgées du thé qu'il versait dans une large soucoupe.

De temps à autre, il encourageait ses hommes :

– Allons ! Plus fort, plus vite ! Chantez quelque chose, les gars, le travail ira mieux.

Un jeune ouvrier qui tenait la longue godille entonna d'une voix de ténor la chanson des brigands de Stenka Razine, le héros populaire des bords de la Volga, que les autres reprurent en chœur en frappant en cadence de leurs pieds nus les madriers mouvants et humides.

Les accents harmonieux, rebondissant contre la berge

escarpée, roulaient au-dessus de l'eau et allaient se perdre sur l'autre rive, dans la plaine qui s'étendait à perte de vue.

Le train de bois heurta tout à coup un rocher invisible sous l'eau et tournoya avec une vitesse vertigineuse, comme s'il allait s'abîmer dans le remous profond du fleuve.

Des cris retentirent, les mariniers piétinèrent rageusement, les longues perches s'enfoncèrent plus profondément sous la pression des bras fatigués. On entendit le clapotis bruyant des eaux, le grincement de la godille, le craquement des liens attachant les troncs entre eux.

Le gros homme bondit brusquement de sa place et courut vivement vers le pilote.

Giflant brutalement l'homme qui luttait de tous ses efforts contre le courant, il cria d'une voix enrouée :

– Fils de chien ! Que le diable aux cent cornes emporte ta chienne de mère ! Canailles, misérables mendiants, avortons, gibier de potence ! Que la peste vous enlève ! Que...

Il courait à droite et à gauche, lançait des malédictions, distribuait des coups, bousculait les gens, appelant tous les malheurs sur leur tête et proférant les pires malédictions.

La rive abrupte du fleuve faisait rebondir chacune de ses paroles comme une balle lancée dans le vide. Elles volaient au-dessus des eaux et allaient se perdre à l'endroit où, un instant auparavant, étaient venus mourir les derniers couplets de la chanson célébrant les exploits de Stenka Razine, défenseur du peuple opprimé.

La rivière devint subitement incolore, grise et ridée, comme un visage de vieillard. Le ciel avait perdu son éclat. On ne voyait plus planer dans l'espace azuré les anges et les archanges aux voiles perlés, roses, bleus, dorés et verdâtres, comme les eaux du fleuve.

Volodia enfonça sa casquette jusqu'aux oreilles et, les mains dans les poches de son pantalon, il reprit, triste et pensif, le chemin de la maison. La joie avait déserté son âme. Rien ne

lui semblait plus empreint de ce bonheur infini, immortel qu'il ressentait tout à l'heure.

Tout avait disparu sans laisser de traces ou d'écho. Le garçonnet regardait autour de lui et murmurait :

– Dieu est miséricordieux et éternel, dit maman. C'est ce que nous apprend aussi l'aumônier du lycée... Pourquoi alors les hommes, les chiens et les oiseaux meurent-ils ? Pourquoi le silence, plein de lumière et de joie, passe-t-il ? Pourquoi la chanson s'éteint-elle au bord de la rivière ? Pourquoi cet affreux homme frappe-t-il le pilote en proférant des paroles abominables ? Non ! Dieu n'est pas miséricordieux, car il n'a pas doté de l'éternité tout ce qui est beau et joyeux ! Peut-être lui-même n'est-il pas éternel ? Peut-être a-t-il existé un jour et peut-être était-il, à cette époque, bon et miséricordieux ? Il doit être mort aujourd'hui et c'est pour cela qu'il n'y a plus de pitié sur la terre ?

Les paroles de son frère Alexandre : « Dieu n'existe pas... », lui revinrent à l'esprit.

– Mieux vaut ne pas penser à tout cela, se dit-il tout bas.

Une grimace douloureuse contracta sa figure rondelette et vint se blottir dans les coins de ses paupières clignotantes.

Les journées passées à la campagne se suivaient, pleines d'impressions inoubliables.

En compagnie des garçons du village, Volodia s'enfonçait dans la forêt, courait à travers champs jusqu'au bord du fleuve où les enfants se baignaient et pêchaient à la ligne.

Le jeune Oulianov chassait dans la forêt. Il s'était fabriqué un arc et tirait sur les oiseaux, à l'insu de sa mère qui le grondait à ce sujet.

– Souviens-toi, mon petit, disait-elle en lui jetant un regard sévère, que la vie est le trésor le plus cher que possèdent les hommes. Dieu, dans sa bonté, l'a donnée en récompense à ses créatures. Personne, sans offenser Dieu, ne doit tuer ni l'homme ni le moindre insecte.

– Même le moustique qui pique? demandait Volodia.
– Le moustique est un insecte nuisible... répondait la mère, légèrement embarrassée.

– Et le loup? l'ours? continuait-il.

– Ce sont encore des bêtes dangereuses... expliquait-elle d'une voix hésitante.

– Mais, est-ce qu'il n'y a pas d'hommes nuisibles et dangereux? insistait le garçon. J'ai entendu le père Makar dire que les révolutionnaires étaient des animaux nuisibles et le commissaire de police, M. Bogatov, raconte que les tziganes sont des bêtes fauves...

Maria Alexandrovna plongeait un regard scrutateur dans les yeux de son fils. Elle voulut d'abord lui répondre, puis serra les lèvres et lui dit tout bas :

– C'est une chose que tu ne peux pas saisir aujourd'hui. Tu es encore trop petit. Un jour viendra où tu comprendras...

Il cessa de poser des questions à sa mère, mais il continua à tirer, en cachette, sur les oiseaux.

Il aimait aussi à jouer aux dés.

Il savait que ses parents s'y opposaient et qu'ils lui faisaient des remontrances à ce sujet. Cependant le hasard exerçait sur lui une attirance irrésistible.

Il jouait aux dés avec les enfants du village, gagnant de petits écureuils, des merles et des chardonnerets, des cannes à la poignée bizarrement recourbée.

Il ne perdait jamais. Enfin, un jour, on le pinça.

Il se servait d'un dé contenant du plomb à l'intérieur du côté qui marquait le plus grand nombre de points.

Ses camarades le rouèrent de coups, mais aucun d'eux ne songea à le mépriser. Ils avaient, au contraire, un certain respect pour son esprit inventif. Quant à lui, haussant les épaules, il leur dit tranquillement :

– Pourquoi m'avez-vous battu? Je voulais gagner. Je me suis donc procuré un dé infallible.

– Tu es un malin ! dit le petit rouquin Siérogeka Khaltourine, au visage couvert de taches de rousseur. Tu n'aimes pas perdre, petit frère ?

– Si je joue, c'est pour gagner, répondit-il, en clignant des yeux.

Il supposait qu'on allait l'accuser d'avoir commis une action malhonnête. Cette expression, il l'entendait fréquemment au lycée. La moindre infraction aux règles du jeu provoquait des éclats d'indignation.

Une chose l'étonnait cependant. Pour faire leurs devoirs de classe, ses camarades copiaient les uns sur les autres. Aux leçons de l'aumônier, qui était sourd, ils se soufflaient mutuellement les réponses, ne considérant jamais que ce fût une lâcheté ou une action malhonnête, comme ils le faisaient volontiers dans leurs jeux.

Il y avait là de la mauvaise foi, du mensonge qui le faisait sourire avec mépris.

Les garçons du village l'avaient battu pour avoir joué avec un dé pipé.

Cela, il le comprenait. Ils étaient furieux de le voir toujours gagner. Et pourtant ils l'avaient traité de « malin », ils avaient presque approuvé, tout en admirant le dé infallible et son inventeur.

Le jeune Oulianov allait souvent à la pêche avec ses amis.

Les garçons s'asseyaient à quelques pas les uns des autres, et lançaient leurs lignes dans l'eau profonde.

Au début, ils restaient silencieux, suivant du regard les mouvements des bouchons et des plumes d'oie qui indiquaient l'approche du poisson. On n'entendait de temps à autre que les claques qu'ils se donnaient sur le front ou sur le cou pour chasser les moustiques.

Puis, fatigués de se taire, ils commençaient à bavarder. Oulianov écoutait attentivement ses camarades, affectionnant

tout particulièrement les histoires de Siérogeka, le rouquin.

Ce fut celui-ci qui lui apprit ce qu'avait été le célèbre brigand Razine qui infestait jadis les bords de la Volga.

Il savait déjà que ce puissant chef de bande enlevait les marchands avec leurs trésors et les riches Persans venant de la mer Caspienne avec leurs marchandises. Mais, ici, sur les bords de la Volga, Razine distribuait son butin parmi les paysans miséreux, payait leur rançon et défendait, contre les officiers du tsar, les malheureux qui voulaient échapper à son odieuse tyrannie.

Le rouquin racontait aussi les aventures de Pougatchev et d'autres chefs de rebelles qui intervenaient en faveur des paysans opprimés et se soulevaient contre la toute-puissante Catherine pour améliorer leur sort.

– Si un nouveau Razine ou un autre Pougatchev faisait aujourd'hui son apparition, nous irions avec lui et nous réglerions nos comptes avec les fonctionnaires et la police !

Les récits de ses camarades révélèrent au jeune Oulianov la misère et l'oppression dont souffraient les paysans.

Il décida de tout vérifier par lui-même, de tout voir par ses propres yeux, de toucher de ses mains les plaies horribles que son cœur d'enfant pressentait déjà.

Se souvenant des plaintes que contenaient les poésies de Nekrassov sur les *Mémoires d'un chasseur* de Tourguéniev, il voyait se dresser devant lui le sombre tableau de la vie à la campagne, si différente de celle des villes. Ses excursions nocturnes dans la forêt ténébreuse, les histoires terrifiantes de loups, d'ours, d'apparitions diaboliques, de sorcières suçant le sang humain, tout cela n'était rien en comparaison de tout l'inconnu qu'il voulait découvrir.

Il avait rencontré une fois un loup, mais celui-ci avait pris la fuite, comme un chien battu. Les loups ne lui faisaient plus peur désormais.